Une certaine notion de la femme

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Textiles suisses [Édition française]**

Band (Jahr): **- (1960)**

Heft 3

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-791940

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

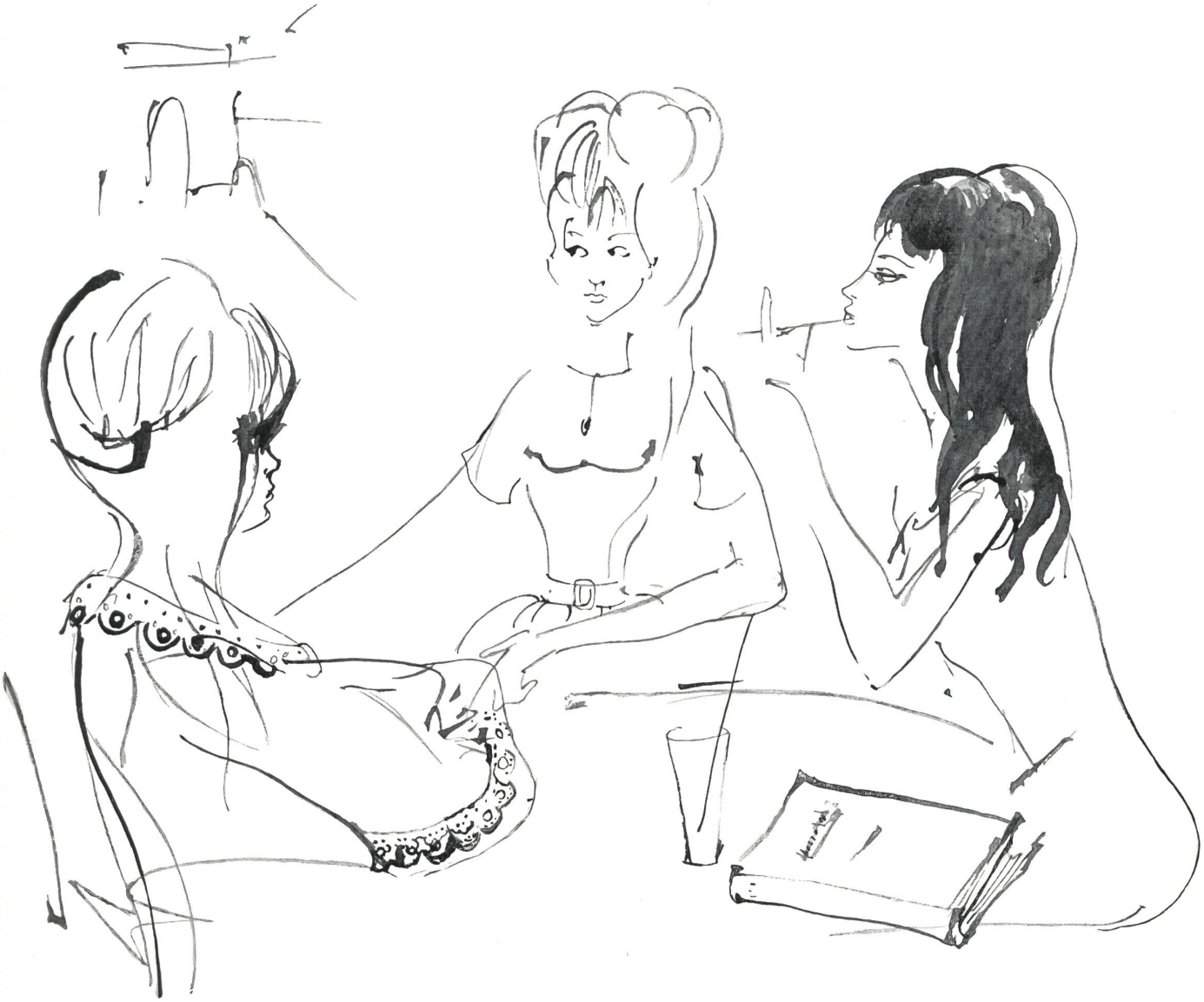
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Une certaine notion de la femme



Un dimanche de mai, avenue des Champs-Elysées. Le ciel est de pongé bleu pâle, avec des écharpes d'organdi blanc qui flottent, mollement, très haut. A droite, en montant, un peu avant l'Etoile, il y a la terrasse d'un café. Pleine à craquer. Beaucoup de touristes étrangers, mais aussi des autochtones. Et parmi ceux-ci, les trois jeunes filles qui sont assises à la table voisine. Elles ont le genre auquel on finit par s'habituer, c'est-à-dire qu'elles sont coiffées en pain de sucre, que leur visage est recouvert d'un fond de teint un peu terreux, que leurs lèvres sont grises et leurs yeux aussi charbonneux que ceux des stars du muet en 1929. Elles portent des sweaters assez tristes, mais sous lesquels un balconnet malicieux fait jaillir la poitrine, des jupes ballonnées, des souliers en mal de cireur, des bijoux de pacotille. Et, naturellement, le paquet de gauloises sur la table. Ces trois petites 1960 parlent, parlent beaucoup. Et je ne peux pas faire autrement que de les écouter, parce qu'elles parlent haut et fort. Elles

travaillent dans une quelconque maison qui a de quelconques rapports avec la production de films cinématographiques. Je sais combien elles gagnent par mois, ce qu'elles pensent des artistes les plus connus et les occupations d'ordre intime de ces derniers. Si j'usais de leur langage, en les écoutant je dirais que « je me marre » [1].

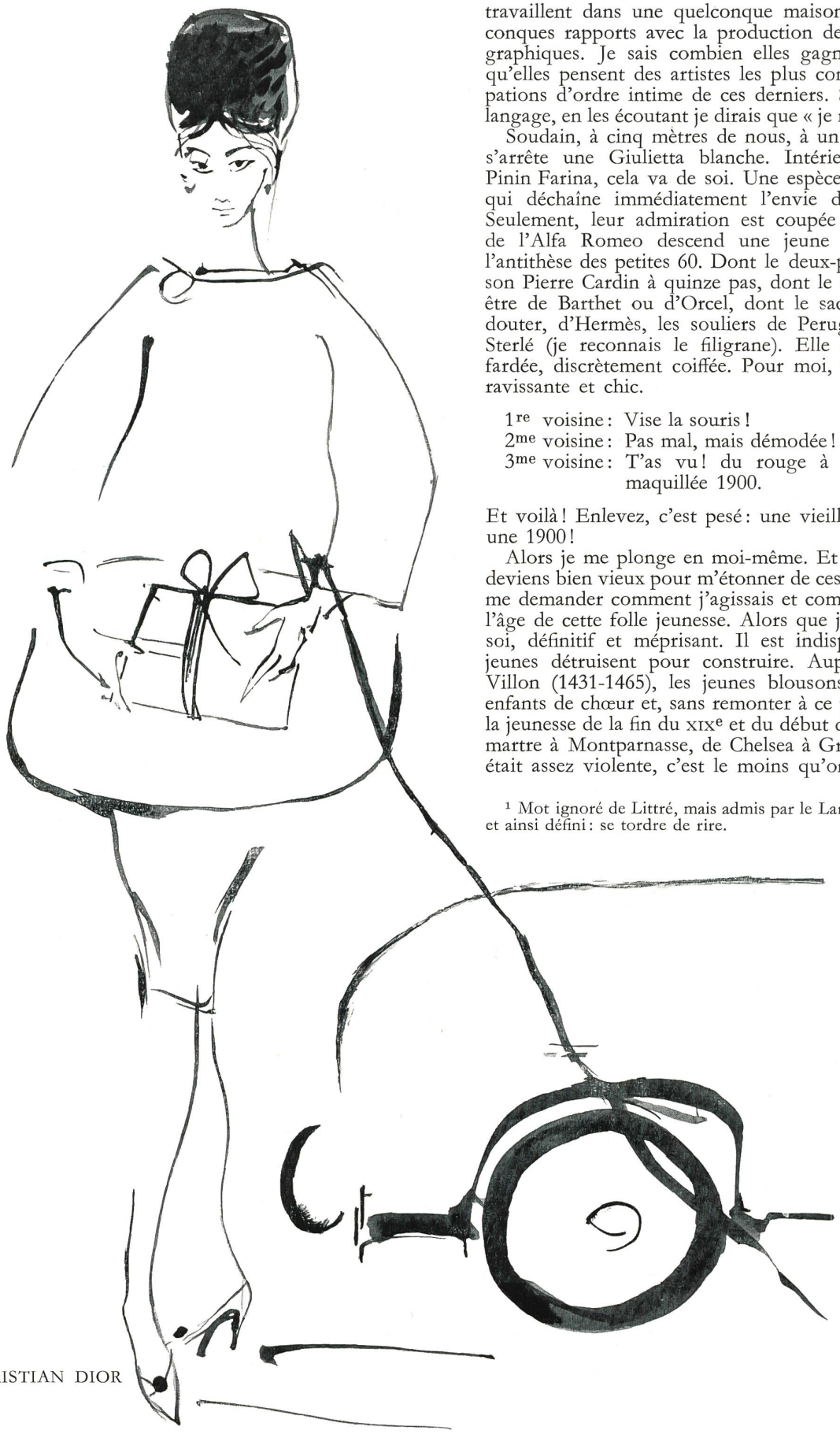
Soudain, à cinq mètres de nous, à un endroit interdit, s'arrête une Giulietta blanche. Intérieur noir. Signée Pinin Farina, cela va de soi. Une espèce de petit lévrier, qui déchaîne immédiatement l'envie de mes voisines. Seulement, leur admiration est coupée net. Parce que, de l'Alfa Romeo descend une jeune femme qui est l'antithèse des petites 60. Dont le deux-pièces blanc sent son Pierre Cardin à quinze pas, dont le chapeau pourrait être de Barthet ou d'Orcel, dont le sac est, à n'en pas douter, d'Hermès, les souliers de Perugia et le clip de Sterlé (je reconnais le filigrane). Elle est discrètement fardée, discrètement coiffée. Pour moi, elle est à la fois ravissante et chic.

1re voisine : Vise la souris !
2me voisine : Pas mal, mais démodée !
3me voisine : T'as vu ! du rouge à lèvres ! Elle est maquillée 1900.

Et voilà ! Enlevez, c'est pesé : une vieille, une démodée, une 1900 !

Alors je me plonge en moi-même. Et je me dis que je deviens bien vieux pour m'étonner de ces outrances. Et de me demander comment j'agissais et comment je parlais à l'âge de cette folle jeunesse. Alors que j'étais, cela va de soi, définitif et méprisant. Il est indispensable que les jeunes détruisent pour construire. Auprès de François Villon (1431-1465), les jeunes blousons noirs sont des enfants de chœur et, sans remonter à ce temps de déluge, la jeunesse de la fin du XIXe et du début du XXe, de Montmartre à Montparnasse, de Chelsea à Greenwich-Village, était assez violente, c'est le moins qu'on en puisse dire.

[1] Mot ignoré de Littré, mais admis par le Larousse du XXe siècle et ainsi défini : se tordre de rire.



CHRISTIAN DIOR

LANVIN CASTILLO

Mais, cette jeunesse, si elle était agressive en art et en littérature, conservait une espèce de considération pour la beauté et l'élégance. On persistait à aimer et apprécier les jolies femmes qui ressemblaient à des femmes et qui avaient du chic.

Tout ça, direz-vous, n'a aucune importance. Mais si, je vous interromps. Si, c'est très important. Parce qu'une certaine notion de la femme, de la mode et du chic, classe une société. Et que ce classement a son incidence sur le plan économique. J'y reviendrai.

Le résultat de cette désaffection, c'est que les femmes de la nouvelle vague n'ont plus idée de ce qu'est « porter la toilette ». Certes, de tous temps, l'élégance n'a jamais été le fief des toutes jeunes. Mais elles s'y essayaient, elles étaient tendues vers cette élégance qui viendrait, en même temps que s'affirmeraient leurs formes physiques. Or, maintenant, naturelles ou artificielles, les formes existent. Elles trouent les corsages et arrondissent les jupes, mais on ne sait les montrer que dans des lainages ou des blue-jeans. Prenez les supervedettes d'aujourd'hui, habillez-les chez le grand couturier, à l'occasion d'une réception de grand style, d'une « royal-performance », d'un festival et dites-moi de quoi elles ont l'air. Je vais vous le dire, moi. De travestis !

De temps à autre, certains magazines réquisitionnent une star nouvelle vague, la conduisent chez Dior, Laroche ou Givenchy, de là chez Arsac pour la faire photographier ;

MAGGY ROUFF

le résultat n'est pas encourageant. Et l'on sent tellement que c'est raté que, deux pages plus loin, on présente la belle, chez elle, dépeignée, habillée à la va-comme-je-te-pousse, un pied nu, l'autre chaussé d'une vieille ballerine déformée. Et la belle est beaucoup mieux ainsi.

C'est ça qui est grave. Parce que, à Los Angeles, à Rome ou à Paris, les idoles de notre temps ne savent plus, ne veulent plus s'habiller. Notre temps recrée la femme et ce n'est plus une femme, c'est un charmant petit être hybride et mal présenté. Et, comme la jeunesse a forcément raison, elle coupe l'herbe sous le pied à ceux qui, depuis des siècles, n'ont eu pour raison d'être que d'embellir les femmes. Je pense aux créateurs de tissus, aux couturiers, aux modistes, aux bottiers, aux ensembliers, qui vivent sur leur lancée, mais qui, si la nouvelle manière de penser et d'admirer s'affirme, verront leur clientèle se réduire comme peau de chagrin pour se cantonner dans une élite fortunée et pas très jeune.

A cela, on me répondra qu'il y aura une mode de masse pour les jeunes, une mode qui fera vivre une grande industrie. Je tire mon chapeau à la grande industrie, mais je ne peux pas m'empêcher de déplorer la fin du chic.

A moins... à moins que la roue ne tourne, ce qui est possible. A moins qu'on ne se lasse du style nouvelle vague, ce qui arrivera, et que, par réaction, on ne se reprenne d'affection pour le genre très féminin. Mais je suis assez sceptique...

GALA